



Le langage est notre contrat social, celui qui nous aliène

Dénommer l'Autre, c'est l'incarcérer de mots

Wendy Delorme
est au Forum philo
dimanche 10 novembre à 10h30

WENDY DELORME
écrivaine

Il n'est pas de science ni de littérature qui vienne sans point de vue car il n'est pas d'esprit qui ne soit né quelque part, à une certaine époque et un certain endroit de l'échiquier social. La condition première de tout discours honnête sur l'identité est de rendre explicite à autrui d'où l'on parle. Expliquer cet endroit, assumer ce qu'on est, ne pas se prononcer à la place des autres.

Je suis une femme blanche, cisgenre, issue de la classe moyenne. J'enseigne, j'ai étudié et je suis née en France, mais mon identité est tout sauf nationale. Je parle ici en tant que gouine et écrivaine. Ne vous avisez pas d'user du mot de « gouine » pour me qualifier si vous n'en êtes pas une, car c'est mon appanage de prendre cette insulte pour m'en faire un blason.

Chaîne d'assignations

Dénommer l'Autre c'est l'incarcérer de mots. Et on se fait violence, dès qu'on ouvre la bouche ou qu'on nous interpelle. Ça commence très tôt, déjà à la naissance (« c'est une fille », « un garçon ! »), premier maillon d'une longue chaîne d'assignations. On nous contraint dans l'identité de genre. Cette marque du genre que Monique Wittig (1935-2003) parmi d'autres a œuvré à détruire (son premier roman est écrit au « on » neutre, elle usera ensuite du féminin pluriel comme sujet narratif) structure encore la langue et encage les êtres. L'identité est là, assignée, préconstruite, elle n'attend plus que nous.

Nommer c'est amputer, réduire et élarger. Faire des choix stratégiques. J'opère une

sélection dans les réels possibles pour désigner autrui. Dire « les réfugiés » ce n'est pas la même chose que de dire « les migrants », ou bien « les clandestins ». Dire « le président » ou bien « la présidente » quand l'élu(e) est une femme ne construit pas vraiment la même image mentale.

Pirater les termes

Il faut bien nommer. Au sens où il le faut, et qu'on doit le faire bien. Ce qui n'a pas de nom est réduit au silence, et nommer rend visible, avère une existence. Un des ressorts majeurs de la domination est « qui nomme qui ? ». C'est pourquoi les exclus et les stigmatisés qui entrent en résistance et s'auto-déterminent forgent leurs vocabulaires d'autodésignation. Les minorités sexuelles et de genre, de race et de classe, se nomment elles-mêmes pour se revendiquer depuis l'identité d'où on les stigmatise, mettant à mal le mythe de l'universalisme, montrant la locution « identité nationale » pour ce qu'elle est vraiment : un trou noir sémantique où pullulent les discours haineux et conformistes.

L'identité n'est pas qu'un enjeu de langage, elle se façonne bien dans les rapports sociaux et l'exploitation de certains groupes par ceux qui sont structurellement en posture dominante. Mais le langage forge nos cadres de perception du monde. Le langage est le pacte premier qui nous lie, notre contrat social, celui qui nous aliène. Redéfinir le pacte, c'est donc re-signifier, récrire, ou pirater les termes dans lesquels il s'énonce.

Les réticences à la féminisation des noms de métier (surtout ceux de prestige), à l'écriture inclusive et au discours identitaire des minorités en lutte contre les oppressions, révèlent la même chose que les protestations contre le mariage gay : ceux qui sont contre savent bien que toucher aux signifiants (« madame la présidente », « messieurs les mariés », « iels refont le monde ») change les pôles du pouvoir. Rien n'a plus le même sens, le signifié s'emplit de nouveaux référents. Une fois que mute le code dans lequel on s'exprime, l'espace du pensable se déploie autrement. ■

Le rapport à soi possède une valeur éthique et politique cruciale

Au-delà des identités, défendre la valeur du « je »

Clotilde Leguil
est au Forum philo
dimanche 10 novembre à 10 heures

CLOTILDE LEGUIL
philosophe
et psychanalyste

Quelle place reste-t-il pour le « je » au XXI^e siècle ? Le discours des identités politiques a sa fonction dans les démocraties contemporaines, mais il tend à faire disparaître toute référence à l'identité subjective. Le rapport à soi, depuis le champ de l'intime et de l'inconscient, n'a-t-il pas aussi une valeur éthique et politique cruciale, à une époque où l'approche quantitative de l'être humain abolit le sujet ?

Entre le discours du « nous », où chacun se définit depuis l'appartenance à une communauté particulière, et le discours scientifique, où chacun est défini depuis des critères quantitatifs, le « je » se voit comme asphyxié et oublié. Le discours du « nous » répond à la question « qui suis-je ? » en la faisant passer au pluriel. Il privilégie une approche communautaire de l'existence. Pourtant, ce que j'ai en commun avec d'autres

n'est pas le seul versant de mon identité. L'identité subjective renvoie à ce qui, en moi, est radicalement hors normes, à ce qui ne peut se partager avec tous. Le discours du « nous » apaise l'anxiété, car il permet d'oublier le poids que fait peser sur chacun le rapport singulier à son histoire et à son trauma. Mais il l'apaise au prix du sacrifice du « je ».

L'approche scientifique de l'être abolit d'une autre façon le « je » en le transformant en un « Il ». Si je me définis depuis mon cerveau, je ne suis plus « je », mais un ensemble de connexions neuronales observables de l'extérieur. Je ne suis plus qu'un objet de savoir pour l'autre. Ma parole sur ma souffrance ne compte plus. On me prive à nouveau de mon droit à dire quelque chose à la première personne.

L'Autre en soi

Pris en étau entre ces deux approches contemporaines de l'être humain, le « je » doit se faufiler entre deux murailles. Ce qui me permet de vivre ma vie en première personne ne peut se dissoudre dans l'identité de genre, de religion, sociale, etc., ni dans ce qui est évaluable dans ma conduite et mes pensées.

Le narcissisme de masse, nouvelle forme du narcissisme à l'ère de la révolution numérique, est-il alors le visage du « je » au XXI^e siècle ? Pour continuer à exister en tant que « sujet » incompa-

table, faudrait-il montrer aux autres l'extraordinaire de sa vie, en la partageant sur la Toile ? Le paradoxe est que cette monstration de soi conduit aussi à une impasse. Car, comme Freud et Lacan l'ont montré à leur époque, le narcissisme n'est qu'un des moments du sujet, et non son noyau profond. Le narcissisme de masse conduit à une autre réduction, celle du « je » au moi. C'est alors la logique de comparaison constante avec ses semblables qui l'emporte et la dimension du désir comme rapport singulier à son existence qui se perd.

Faire une place au « je » en soi, c'est affronter, par-delà la comparaison imaginaire avec l'autre, sa propre inquiétante étrangeté, l'Autre en soi. La dimension du « je » trouve ainsi sa portée éthique et politique, qui n'est pas sans rapport avec la démocratie. Car pour qu'il y ait démocratie, il faut aussi qu'il y ait possibilité de reconnaître l'Autre et de ne pas rejeter celui qui n'est pas « comme moi », en reconnaissant son droit à l'existence. A suivre George Orwell dans *1984* (1949), on voit à quoi pourrait conduire une civilisation qui abolirait définitivement le droit de chacun à faire valoir son « je », sa parole, ses rêves et ses cauchemars, qui recèlent le secret de l'être de chacun. On ouvre les yeux et on aperçoit les raisons pour lesquelles il faut peut-être défendre le « je » au XXI^e siècle si l'on veut défendre la démocratie. ■

Carlo Ossola, ces petites vertus qui font l'humain

Carlo Ossola
est au Forum philo
samedi 9 novembre à 11 heures

SANS DOUTE SOMMES-NOUS TROP OCCUPÉS à régler le sort de l'Univers pour nous soucier de ces choses, et peut-être est-il, de fait, urgent de le régler, ou d'essayer. Mais, en attendant, il faut bien vivre, et le mieux possible, dans l'embrouillamini d'identités, d'intérêts et de désirs divers ou contradictoires qui forme nos sociétés. Quelles sont les qualités, les vertus, disant l'âge classique, à même de nous y aider ? demande Carlo Ossola dans *Les Vertus communes*.

En se plaçant, pour répondre, sous la triple invocation du Theodor Adorno des *Minima Moralia* (1951), des *Petites Vertus* (1962), de Natalia Ginzburg, et d'un opuscule oublié, le *Petit*

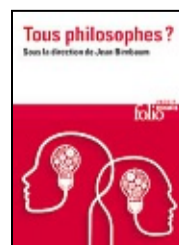
Traité sur les petites vertus, de Giovanni Battista Roberti (1719-1786), entre tant d'autres sources attendues ou non, le grand historien de la littérature fait une nouvelle fois preuve de sa virtuosité dans la composition de corpus à la fois savants et réjouissants, capables de jeter des lumières nouvelles sur un sujet.

Mais quel sujet traite-t-il, au juste ? Sous la forme d'un catalogue gradué, du plus au moins secondaire parmi des vertus qui semblent toutes l'être au premier regard – de l'affabilité à la générosité, en passant par la bonhomie, la gratitude, la prévenance, l'urbanité, la mesure, la placidité... –, Carlo Ossola fait d'abord ressortir l'importance de chacune et de l'ensemble qu'elles composent, où apparaît la figure d'un monde social idéal : une communauté d'individus responsables, où l'on s'applique, « quotidiennement et collectivement, à être humains ».

L'articulation entre tous ces plans permet cependant de comprendre que l'enjeu, bien qu'amené avec discrétion (autre « vertu commune » ici recensée), relève d'une préoccupation plus vaste et plus angoissée. Individu et société, liberté et aptitude à s'entendre dessinent en effet un champ magnétique dont, dans le « monde violent et déclamatoire qui vient à notre rencontre », l'instabilité peut devenir dangereuse pour chacun de ces pôles. Il s'agit, en dernier ressort, de les sauver, de maintenir la possibilité de vivre libre au sein de la liberté de tous, qui représente, pour Carlo Ossola, la promesse ultime de la civilisation, dont les petites vertus sont les humbles servantes. ■ FLORENT GEORGESCO

LES VERTUS COMMUNES,
de Carlo Ossola,
traduit de l'italien
par Lucien d'Azay,
Les Belles Lettres, 102 p., 11 €.

PARUTION



Les Actes du 30^e Forum

« Devenir philosophe est une expérience interminable. Parce qu'elle recommence toujours comme un début », écrit en ouverture Roger-Pol Droit, le fondateur, en 1989, de ce qui allait devenir le Forum philo *Le Monde* Le Mans, également chroniqueur au « Monde des livres », qui poursuit : « L'étonnement philosophique est une expérience de la première fois. » Comment donner l'accès le plus large à ce commencement perpétuel ? Pour sa 30^e édition, le forum a pris pour sujet la philosophie elle-même, comme lieu de partage et de circulation. Les intervenants, tous philosophes, d'ailleurs,

croisent les problématiques et les méthodes d'approche, de la diversité – de culture ou de genre – des expériences assumées par la philosophie, ou qui devraient l'être (Elsa Dorlin, Valérie Gérard, Anne Cheng, Nadia Yala Kisukidi, Anoush Ganjipour), aux pratiques d'enseignement de la discipline (Corine Pelluchon, Loïc de Kerimel, Jacques Darrilat), des fondements, conditions et limites de la philosophie populaire (Catherine Malabou, Jean-Louis Fabiani, Cynthia Fleury, Léon Wisznia, Alexandre Lacroix, Juliette Morice) à ce qui est, pour Francis Wolff, la source universelle du désir de philosophie : l'enfance. ■

Tous philosophes?, sous la direction de Jean Birnbaum, Folio, « Essais », inédit, 282 p., 7,40 €.